

s'être donné rendez-vous à cette place étaient silencieux, attentifs, groupés au clair de lune sur les terrains en pente qui entourent la modeste demeure, il commença une douce et fraîche mélodie qui parlait aux cœurs les plus naïfs et aux esprits les moins exercés ; c'était comme un tableau champêtre et animé, où tous les bruits de la nature changeante semblaient successivement se faire entendre... et puis la voix magique cessa tout à coup de vibrer dans l'espace. M. le Curé se montra alors sur les premières marches du presbytère, et, s'adressant à ceux qui se trouvaient le plus près de lui :

—Mes enfants, leur dit-il, la soirée est avancée ; vous entendrez le reste *demain, à la grand'messe*. Je vous y donne rendez-vous à vous tous qui vous trouvez encore ici à cette heure indue et même à tous vos amis. N'y manquez pas, et maintenant, mes enfants, allez dormir en paix. La nouvelle circula dans la foule, qui s'écoula lentement, en riant de l'innocente malice du bon Curé.

Le lendemain était le dimanche de la Fête-Dieu. L'église était ornée de fleurs et d'enfants, ces jeunes fleurs de la vie que nous aimons tant à voir respirer et fleurir sous la voûte du temple. Tout le monde fut de parole, et aussi M. le Curé. L'église était remplie... la foule silencieuse et encore un peu incrédule. Cette annonce d'un curé qui allait jouer du violon à ses paroissiens dans une église, avait mis en émoi tous les gens qui se préoccupaient d'un événement inaccoutumé, si petit qu'il soit, c'est-à-dire tout le monde. Les villages voisins et les maisons de campagne des environs avaient fourni leur contingent. C'était bien ce que voulait M. le Curé.

Au milieu de l'office divin il monta en chaire d'un air radieux, et, après une courte invocation et un remerciement au Seigneur.

—Je vous tiens donc, dit-il, mes frères, mes amis inconnus, mes brebis égarées ; avec mon violon, j'ai fait rentrer mon troupeau dans sa bergerie, comme fait le berger avec son chalumeau. Vous l'entendez encore, cet instrument que vous voyez au pied de l'autel, puisque vous l'aimez mieux que la voix de votre pasteur, mais c'est à la condition que vous écouterez aussi mes paroles de paix et d'amitié. Dieu me pardonnera, je l'espère, si c'est manquer à la dignité du pasteur que de toucher vos oreilles pour arriver à votre cœur. Mais j'en accepte la responsabilité ; sa miséricorde n'est-elle pas infinie et ses voies mystérieuses ? Si la providence a mis dans ma main ce moyen de vous attirer dans mes bras, qu'elle soit bénie ! Aujourd'hui que vous êtes entrés dans ce temple, vous m'appartenez, vous êtes mes enfants, et je vous prédis que vous y reviendrez, non pas pour moi, mais bien pour le Seigneur.

Il leur tint ensuite des discours si simples, si bien appropriés à cette première entrevue ; il sut leur parler de leurs enfants et de leur famille avec des accents si tendres et si vrais, que plus d'une mère se mit à pleurer, et parmi les hommes eux-mêmes, assez indifférents en pareil cas, quelques-uns ne pouvaient dissimuler leur émotion et leur étonnement.

Après le sermon, M. le Curé se mit à genoux devant l'autel, prit son violon couronné de fleurs d'églantiers, et l'éleva vers le Saint-Sacrement, qui resplendissait sur l'autel, comme pour demander pardon à Dieu d'un acte si inaccoutumé ;—ce fut un moment solennel dans sa simplicité ;—puis, se tournant avec effort vers l'auditoire, il recommença comme une extase la belle mélodie

champêtre qu'il avait interrompue la veille dès les premières mesures.

C'était le chant qui convenait le mieux à la circonstance. La nature était en fête ; l'église était remplie de fleurs qui rappelaient les beautés de la campagne ; leur odeur se mêlait au parfum de l'encens, tout semblait concourir à l'émotion. La fin de cette mélodie était évidemment une sublime invocation, une harmonieuse action de grâces pour toutes les merveilles de la nature que Dieu a prodiguées à l'homme, comme s'il voulait lui faire entrevoir, dès ce monde de misère, les magnificences de l'autre vie. On y distinguait par intervalles jusqu'au tintement de l'*Angelus* du soir qui imitait à s'y méprendre la voix même de la cloche argentée de la vieille tour ; ce public simple et bon le comprit tout de suite, et l'auditoire était agenouillé, et tous les fronts étaient courbés vers la terre lorsque le digne prêtre, épuisé d'émotion, remit le violon à son acolyte et continua le service divin.

Par combien de nouveaux amis fut accueilli M. le Curé en sortant de l'église ! Par combien de lèvres ses faibles mains furent baisées ! Combien de fleurs trouvait-il sous ses pas jusqu'à l'humble presbytère ! L'affection de tous lui était gagnée, et c'est ainsi que la corde d'un violon attira plus de fidèles que la cloche de la tour.

Depuis ce temps, quelquefois encore M. le Curé dans les grandes fêtes solennelles, apportait son violon et empruntait à cette voix mystérieuse les accents les plus purs pour honorer le Seigneur et pour toucher les cœurs. Mais les fidèles qui avaient entendu ses entretiens paternels étaient demeurés ses auditeurs assidus, et chaque dimanche, il versait sur cette population attentive la consolation de sa parole sympathique.

J. T.

## XXII.—GUÉRISON D'ONÉSIME GOUJON, EN 1860.

Je, Onésime Goujon, née à Montréal, demeurant au faubourg St. Joseph, de cette ville, rue St. George, No. 61, âgée de dix-neuf ans, fille d'Antoine Goujon et de Marie Lécuyer, atteste à la gloire de Notre-Dame de Piété, avoir été guérie par son secours d'une affection aux yeux, qu'on jugeait être incurable. A l'âge de quinze ans, j'avais déjà été atteinte de ce mal, qui persévéra l'espace d'un an, et dont enfin je fus beaucoup soulagée par le traitement d'un oculiste. Mais aux mois de janvier 1860, mon mal reparut le même qu'auparavant, et au mois d'avril, il était devenu bien plus intense qu'il n'avait jamais été. Le blanc de mes yeux était tout en sang et tout piqué. J'éprouvais des douleurs très-vives qui me faisaient pousser des cris continuels, m'ôttaient le sommeil, et me mettaient dans un état de souffrances si aiguës, que je ne pouvais pas appuyer ma tête sur un oreiller sans ressentir les douleurs les plus intolérables. Ma vue était entièrement perdue, du moins pendant quinze jours, je ne pouvais pas même distinguer les personnes qui venaient me voir. Le docteur qui me soignait alors, pensait que mon mal était sans remède, il jugeait même qu'il ne causerait la mort ; et voyant que son traitement n'apportait aucune diminution à mon mal, qui au contraire augmentait de plus en plus, il ne me donnait des remèdes que pour la forme, en vue de calmer mes justes frayeurs.

Le 8 ou le 10 du mois d'avril 1860, une de mes